

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1979)

NOUVELLE SÉRIE

TOME 10 - 1979

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER

1979



MONTPELLIER

1979

Séance du 17 décembre 1979

RÉCEPTION DE M. LE PROFESSEUR JACQUES PROUST

ÉLOGE DE JEANNE GALZY

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mesdames, Messieurs,

Pouvais-je penser, il y a dix ans, quinze ans, que je serais un jour appelé à siéger à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier ? L'*Encyclopédie*, qui fut longtemps mon étude, ne m'avait pas appris à respecter cette sorte d'institution. Au contraire : voyez dans l'article *Encyclopédie* même dans quel mépris Diderot tient ces corps créés pour l'avancement des sciences, et incapables selon lui de produire seulement l'esquisse d'un dictionnaire comme le sien.

C'est l'*Encyclopédie* pourtant qui m'a conduit vers vous. Ayant hérité de mes ancêtres huguenots le goût de la contradiction indispensable à l'exercice du libre examen, je voulus vérifier l'opinion de Diderot. Et je vis qu'elle était fautive : si l'*Encyclopédie* ne doit pas tout aux travaux de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions, pour ne parler que de deux grands corps parisiens, elle leur doit en tout cas beaucoup, et souvent sa meilleure part.

Là-dessus je fus nommé à la Faculté des Lettres de Montpellier, et sachant que la Société royale des Sciences de cette ville ne formait jadis qu'un seul corps avec l'Académie des Sciences de Paris, je m'intéressai naturellement à la contribution qu'elle avait pu fournir à l'entreprise

dirigée par Diderot et d'Alembert. C'est ainsi que je pris langue avec le Secrétaire perpétuel de votre compagnie, M. Gaston Vidal. Il me reçut avec urbanité, m'ouvrit ses archives, m'indiqua des lectures à faire. Un détail m'étonna : il insistait beaucoup sur la continuité de fait entre la Société royale et l'Académie actuelle, et lorsqu'il disait « nous » il n'évoquait pas seulement ses confrères en activité ; il parlait aussi, en toute simplicité, de ces Venel, de Ratte, Le Roy, Cabrerolles, qui pour moi n'étaient que des ombres... J'en souris d'abord, et puis n'y pensai plus.

La suite devait m'enseigner que la continuité dont M. Vidal m'avait entretenu n'était pas une rêverie. Le livre que je consacrai en 1968 à *L'Encyclopédisme dans le Bas-Languedoc au XVIII^e siècle* et plusieurs autres études publiées depuis ne doivent pas leur information aux seules sources livresques. Ils doivent aussi beaucoup à des membres de l'Académie présents dans cette salle ou récemment disparus : au Doyen Pierre Jourda, qui jusqu'à ses derniers jours encouragea mes recherches avec une paternelle affection ; à M. François Pitangue, sans qui je n'aurais pas retrouvé le volume du *Recueil Poitevin* égaré au début de ce siècle ; à M. François Granel puis à M. Louis Dulieu, grâce à qui d'innombrables difficultés de la correspondance de Bordeu ont pu être résolues ; à M. François Daumas, aujourd'hui mon parrain, dont je n'ai réussi à épuiser ni la science ni la patience, par mes questions sur la religion des anciens Égyptiens et sur les oracles chaldaïques.

En même temps que se tissaient entre nous les liens d'une amicale collaboration, je voyais se préciser l'image de « mes » académiciens du XVIII^e siècle : n'était-ce pas ainsi qu'ils travaillaient eux-mêmes, et n'y a-t-il pas encore aujourd'hui à apprendre d'eux ?

J'ai finalement à l'égard de votre compagnie une quadruple dette de reconnaissance.

Je vous remercie, Mesdames, Messieurs, d'avoir bien voulu m'ouvrir les portes de l'hôtel de la rue Poitevine et m'inviter à participer à vos séances. Les lieux d'échange, de discussion, de réflexion où, sans préjugés doctrinaux ni distinctions de personnes, on peut « encyclopédiser » à son aise, ne sont pas si nombreux de nos jours. L'Académie de Montpellier en est un. J'essaierai d'être digne de votre confiance en respectant l'esprit.

Je vous remercie de m'avoir permis de rejoindre en votre sein des amis, des hommes et des femmes que j'estime pour leurs travaux, et dont j'apprécie aussi le commerce. J'en ai nommé quelques-uns tout à l'heure. Le savoir est une belle chose, mais que servirait-il de rassembler en un seul lieu les plus grands savants du monde si leur réunion même ne devait les rendre un peu plus humains, un peu plus fraternels ? Je continuerai à cultiver ces amitiés. J'espère en nouer d'autres.

Merci encore pour cette leçon de continuité que, pour un peu, je n'aurais pas entendue. Par vous, à travers vous, me voici à mon tour le confrère de ces académiciens du XVIII^e siècle dont les figures me hantaient quand j'écrivais mon livre. Grace à vous, je sais pour ainsi dire de l'intérieur comment ils vivaient et travaillaient.

Et puis je vous remercie, tout particulièrement, de m'avoir élu au fauteuil qu'occupait Jeanne Galzy...

On a admis longtemps, l'Académie française admet encore que des hommes dont l'entregent pallie mal la médiocrité intellectuelle accèdent à la dignité académique, alors que des femmes pleines d'esprit et de talent en sont par principe écartées. Peut-être parce que nous sommes au pays des troubadours et des cours d'amour, plusieurs académies méridionales s'étaient ouvertes dès le XVIII^e siècle aux femmes d'une valeur indiscutée. Celle de Montpellier le fit au début du XX^e, à un moment où l'égalité intellectuelle et morale de l'homme et de la femme était loin d'être reconnue.

Je regrette, avec plusieurs d'entre vous, que Jeanne Galzy, admise à l'Académie de Montpellier, n'ait jamais osé affronter le rite du discours de réception. Qui pouvait mieux qu'elle dire qu'à valeur égale les femmes et les hommes ont mêmes devoirs et mêmes droits ? Elle s'était battue toute jeune contre sa famille pour faire des études universitaires, et pouvoir vivre de son travail sans rien devoir à un mari, contrairement aux usages reçus dans son milieu. Elle avait réussi non seulement à devenir professeur, mais aussi à se faire un nom dans les lettres. Elle avait eu un prix de l'Académie française et le prix Fémina. Elle était l'amie de Suzanne Colette Kahn, vice-présidente de la Ligue des droits de l'Homme, et elle la soutint dans sa lutte pour l'égalité des programmes et des diplômes dans l'enseignement public...

Mais Jeanne Galzy n'avait pas l'âme militante. Elle préférait en ce domaine l'action à la parole, l'exemple au prêche. Elle se défiait d'ailleurs des dogmes et des systèmes. « Les fois se trompent, dit un de ses personnages. Surtout quand on veut ajuster le réel à des fins métaphysiques ». Voilà pourquoi sans doute elle ne fit pas le discours qu'on pouvait attendre d'elle. Il lui suffisait d'être ce qu'elle était. Au reste son œuvre parlait pour elle.

Je ne retracerai pas la vie de Jeanne Galzy. Je n'essaierai pas non plus de retrouver les clefs de son œuvre. Je suis résolument du parti de Marcel Proust contre Sainte-Beuve. L'écrivain, l'artiste a sur le commun des mortels l'incalculable avantage de vivre plus d'une vie, et il faut avoir l'énorme naïveté d'un Painter pour penser que la biographie de Proust explique *La Recherche du temps perdu*. C'est l'inverse qui est vrai, comme le montre, malgré Painter, le livre qu'il lui a consacré.

Il n'aurait pas déplu à Jeanne Galzy d'être comparée à l'auteur de la *Recherche*. Elle ne le cite pas dans son œuvre et le style, au moins, les sépare : il y a loin de la phrase sèche, crépitante, des meilleures pages de Galzy à l'ample et insinuante période proustienne. On ne s'étonne pourtant pas de rencontrer au détour d'un chapitre de *La Cavalière* le regard rendu célèbre par le portrait de Blanche : « Elle sentit des yeux qui la dévisageaient curieusement. L'homme pâle, vêtu de sombre, occupait une place en retrait. Ses yeux étaient noirs et veloutés, sa bouche très rouge sous la moustache brune. A la fois très parisien, lui sembla-t-il, et avec l'air oriental ». Cette rencontre fugitive eut-elle jamais lieu ? Elle n'est pas invraisemblable. Mais qu'importe : Galzy en a rêvé et nous devons croire à la vérité de son rêve, dès lors que le roman lui donne forme.

J'ai dit la vérité, non la réalité.

Il est vain de chercher à expliquer l'œuvre par la vie de l'écrivain, ou par le milieu dans lequel il a vécu, parce que le roman n'est pas un miroir où se refléterait la réalité objective, mais l'expression du rapport que des êtres feints ont avec cette réalité. Ce rapport est vrai dans l'œuvre d'art, il est faux dans l'œuvre médiocre. Galzy cite à ce propos un beau texte de Vigny, en tête de sa *Vie intime d'André Chénier* : « Il faut le

dire, ce qu'il y a de vrai — entendons ici le réel — n'est que secondaire ; c'est seulement une illusion de plus dont [l'art] s'embellit, un de nos penchants qu'il caresse. Il pourrait s'en passer, car la vérité dont il doit se nourrir est la vérité d'observation sur la nature humaine, et non l'authenticité du fait ».

Vaudrait-il la peine de parler aujourd'hui de Jeanne Galzy, si elle n'avait été que l'allongée de Berck ou l'une des puissances du prix Fémina ? Non sans doute. Si elle est aujourd'hui présente parmi nous, c'est qu'on pourrait dire d'elle en la pastichant, ce qu'elle écrivait de Sand dans l'avertissement du livre qu'elle lui consacra en 1950 :

« Elle fut bien plus *Maïté* que la fille insatisfaite du mercier de la rue de la République, plus *Eva Deshandrès* que la jeune fille à qui Mme Segond-Weber apprit le langage de la passion, plus *Arnold Deshandrès* que la pleureuse de *Perséphone*, plus *le marquis d'Alba*, *l'oncle Otto* ou le vieux *Parazol* que la fille qui se voulait garçon et ne cessa pourtant jamais d'être femme, plus *Madame de Sauve* que la militante de l'émancipation féminine, et plus *Amédée* que toute autre ».

Dans l'œuvre de Jeanne Galzy, trois titres seulement ressortissent à l'autobiographie : *La Femme chez les garçons*, *Les Allongés*, *Le Retour dans la vie*. Le prix Fémina décerné aux *Allongés* la fit sortir de l'obscurité. Le roman eut d'autant plus de succès qu'il relatait à la première personne l'histoire d'une jeune fille très belle et très douée, immobilisée par le mal de Pott. Avec elle entra dans la littérature le monde alors inconnu de ceux qui à Palavas ou à Berck vivaient dans le silence et la solitude la vie terrible des êtres privés du mouvement.

La Femme chez les garçons est un journal plutôt qu'un roman. Il se passe à Montpellier et relate, d'octobre 1915 à juillet 1917, l'expérience d'une jeune fille appelée à remplacer dans une chaire du lycée le professeur mort à la guerre. *Le Retour dans la vie* est la suite attendue des *Allongés* : celle sur qui les lecteurs du prix Fémina avaient pleuré sans doute guérit du mal qui l'immobilisait. Elle revient vers son pays natal, à son métier, à la joie de vivre et de créer, en se promettant de ne pas oublier ses compagnons d'infortune.

Dirai-je que ce n'est pas l'aspect documentaire de ces romans qui fait aujourd'hui leur prix ? Trahirai-je la mémoire de Jeanne Galzy en affirmant que son œuvre serait peu de chose si elle s'en était tenue à cette veine intimiste ou doloriste ? Il y a heureusement autre chose dans ces trois romans. La « surprise de vivre », déjà, c'est-à-dire la découverte des joies sans nombre qui s'offrent, s'il les cherche, à l'être le plus confiné, et la volonté farouche de les accueillir en dépit de toutes les contraintes physiques ou morales. Elle dit : « Au temps où, plus captive qu'un prisonnier dans sa cellule, j'ai possédé la plus infime partie du monde qu'il soit possible de posséder, comme j'ai fait jaillir des joies de ce peu d'univers qui était mon partage ! [...] C'est dans mon immobilité que s'est soudain ouvert pour moi le monde secret des aveugles, monde de contacts et d'odeurs. Comme eux, à force de tendre mes doigts, j'ai discerné d'imperceptibles frôlements. O coulée fraîche et rapide du vent de mars ! Il semble imprégné d'eau salée, de mer encore froide. Il glisse entre les mains comme un ruisselet impalpable. Puis, plus tard, à son souffle se mêlent d'autres souffles : ceux de la terre chaude et verte qui halète sous le soleil. J'ai soupesé l'air de l'été, raidi d'or ; j'ai su la petite brûlure qu'il pose dans la paume ouverte, la brûlure ronde en forme de bouche. Là j'ai compris que nous nous privons toujours, quand nous sommes vivants, de la tendresse matérielle des choses et que nous ne sommes pas sevrés de toute caresse quand les caresses humaines nous font défaut ».

A côté de ces œuvres si personnelles, les œuvres historiques pourraient paraître froides. Cela tient en partie au fait que l'auteur, formé aux usages universitaires, s'y plie sans difficulté apparente. Ainsi l'histoire de Marguerite de Valois contée dans *Margot reine sans royaume* est-elle complétée par un « Recueil des amours de la reine », dans lequel sont rassemblées toutes les poésies écrites pour Marguerite ou pour l'un de ses amants. Le tout est étayé par une bonne bibliographie et une généalogie. L'histoire de Diane de Ganges se clôt aussi sur une bibliographie, comme la biographie de Georges Sand. *La Vie intime d'André Chénier* est autant et plus une anthologie de l'auteur des *Iambes* qu'une biographie de l'amant de Camille. Je dirais même qu'il s'agit d'une biographie rêvée à partir des textes plutôt que d'un travail d'histoire littéraire. Comme l'écrit l'auteur à la fin de sa bibliographie : « [On] s'est servi avant tout de l'œuvre même du poète

où, jusque dans ses imitations des poètes antiques, un détail original révèle son expérience propre et permet de suivre l'évolution de sa vie intime, parfois même de préciser un fait matériel qui n'a laissé aucune autre trace ».

Cette attention portée au texte même, plutôt qu'aux circonstances de sa production, est symptomatique. En Catherine de Médicis, Diane de Ganges, Georges Sand, Jeanne Galzy projetait de toute évidence quelque chose de son être le plus profond, et cette vérité essentielle prime sur la réalité des faits. Elle se plut au spectacle des maléfices et des supplices que lui offrait la vie de Catherine. Elle respira avec délice l'air même qu'avait respiré Margot : « les deuils et les épouvantes, les révoltes des princes, les conjurations [...], les fuites dans l'aube glacée, les forteresses où l'on entrait avec un grand bruit de fers de chevaux [...]. De la hâte et de l'effroi. Puis de belles fêtes. Des entrées dans les villes pavoisées. Les bals et les joutes, les mascarades et les tournois. Les jours calmes où les enfants étaient envoyés à Saint-Germain ou gardés entre les murs d'Amboise. Les gouvernantes et les berceuses, les jappements des chiens des meutes, et ces petits épagneuls qui grouillaient dans les chambres ». Mais elle vécut aussi la passion de Diane de Ganges, qui par amour se laissa transpercer sept fois le cœur. Elle fut Georges Sand. Elle fut, comme Chénier, amoureuse de la belle captive. Elle fut Agrippa d'Aubigné, enfin. Elle publia sa biographie en 1965, mais la haute figure du capitaine huguenot la hantait depuis longtemps. On la voit déjà apparaître dans *Jeunesse déchirée*, un roman écrit juste après la dernière guerre, dans les cours d'un professeur qui refuse la soumission à l'occupant et aux décrets de Vichy. Est-ce d'elle-même qu'elle parle, ou de Devret, son personnage ? « Il ressuscitait cette France du XVI^e siècle qui ressemblait tant à la France déchirée. Il oubliait les sources du poème, se contentait de replacer dans le temps les vers vengeurs, et montrait comment une âme de soldat et de croyant pouvait avoir tant de colère. Quelque chose dans sa voix ressemblait à un halètement. Lui aussi flagellait des ennemis détestés, dénonçait des supplices odieux ».

L'œuvre proprement romanesque de Jeanne Galzy, comme celle de Colette dont elle ne parle jamais mais à qui je suis souvent tenté de la comparer, peut être envisagée de deux points de vue tout à fait différents. A ne considérer que la fable, ou si l'on veut l'histoire racontée, ils sont de valeur inégale. Colette, Galzy, ne sont pas de ces écrivains comme Balzac,

Dickens ou Tolstoï, capables de tirer du néant tout un monde, et de faire de leurs personnages des héros de légende. Vautrin, Rubempré, Rastignac continuent à vivre en dehors des romans où ils jouent leur rôle, alors que ni Claudine, ni Mitsou n'ont d'existence en dehors des histoires que Colette nous conte à leur sujet. De ce point de vue-là, l'œuvre de Galzy paraît plus faible encore que celle de Colette. *Les Démons de la solitude*, *La Cage de fer*, *L'Image*, *La Fille*, *Le Rossignol aveugle*, ressortissent à ce que j'appellerais volontiers le roman mondain, comme *Pays perdu* à la veine du roman populiste. Mais après tout *La Recherche du temps perdu* est aussi un roman mondain. Qui pourtant s'aviserait aujourd'hui d'en faire une lecture au premier degré, pour le seul plaisir de l'anecdote ? Nous savons bien que la *Recherche* doit se lire d'une autre manière. Ce n'est pas le témoignage d'un snob un peu plus doué que d'autres sur une société en voie d'extinction, mais une épopée intérieure, l'histoire d'une âme. L'œuvre de Colette est aussi, pour qui sait lire, une épopée intérieure. Cela se voit moins que chez Proust, parce qu'elle ne peut être rassemblée sous un seul titre, mais cela apparaît clairement, quand on la lit de suite, à partir de *La Maison de Claudine* et de *Sido*.

Pour Jeanne Galzy comme pour Colette, il faut se défaire de l'habitude de lire leur œuvre dans la diversité toute superficielle des fables qu'elles nous content, et dans l'ordre arbitraire de leur succession. Il faut y repérer par exemple quelques thèmes dominants, et les suivre d'une œuvre à l'autre dans leurs variations. Il n'y en a guère plus d'une demi-douzaine dans les romans de Galzy, mais ils sont d'une constance remarquable. Ils sont d'ailleurs tous posés dans *L'Ensevelie*, son premier roman, publié en 1912.

Il y a d'abord la *terre*, le pays, entendez ce pays de garrigues, de sable et d'eau où Jeanne Galzy a passé son enfance et où elle est toujours revenue. Le palais où Béatrice est captive se situe quelque part au bord de la mer, en allant vers Maguelone. Mais l'ensevelie, c'est aussi la cité recouverte par les eaux et dont la cathédrale et les tombes attestent l'existence passée. C'est vers ce pays-là que retourne naturellement la narratrice du *Retour dans la vie* : « Il y a toujours en moi cette adolescente qui, là-bas, dans une vieille maison de campagne, apprit l'ivresse blanche des nuits de lune, penchée sur les rosiers en fleurs d'une tonnelle, et emplît pour jamais son cœur de ce parfum sauvage, un peu vanillé et à la fois amer, et de tout cet horizon

imbibé d'un tremblement d'argent : argent verdâtre des oliviers, argent diaphane des lointains saupoudrés de lumière, argent dansant sur les allées entre l'ombre bleue des feuillages, argent sec et dur de la mer.»

Plus de quarante années se passent sans que le thème soit repris. Et puis il reparait en 1969, dans *La Surprise de vivre*. Il ne cessera de s'imposer jusqu'au *Rossignol aveugle*, au point qu'on pourrait, en forçant le trait, faire de la tétralogie finale un seul hymne à la gloire du pays natal, côté Deshandrès et côté Parazol, côté garrigue et côté Camargue. Il faudrait tout citer. Ceci seulement : « Le couchant commençait à rougir. Bientôt il y aurait le vaste incendie qui rougirait les eaux dormantes, tandis que noircirait cette végétation d'herbes dures, de salicornes et de roseaux. Le monde entier ne serait plus que cette féerie dramatique, cet embrasement du ciel que la terre réverbérerait. Puis tout s'éteindrait lentement, passant à l'or avant de brunir et de se confondre avec la cendre de la nuit. »

Au thème du pays, symbole transparent des joies de l'enfance et de la liberté offerte par les grands espaces, s'oppose tout naturellement celui de la cage, de la prison. Béatrice est captive de son palais. La narratrice des *Allongés* n'est pas seulement prisonnière du corset qui l'immobilise. Elle l'est aussi des préjugés et des fausses croyances qu'on lui a inculqués dans sa jeunesse. « Je me pencherais, dit-elle, si je pouvais me pencher, mais la prison de plâtre me retient, et mon âme se pencherait plus encore, si tout l'appareil rigide des conventions, cette gaine étroite qui depuis l'enfance nous enveloppe, ne me gênait encore plus que mon appareil d'infirme. »

Dans *Les Oiseaux des îles*, une cage pleine d'automates chanteurs représente assez clairement le monde étriqué, étouffant, dans lequel vivent les tristes héroïnes de l'histoire, Catherine, Félicie, Régina, Heureuse. Dans *Jeunesse déchirée*, les limites de la cage s'étendent jusqu'aux frontières du pays, occupé par une armée étrangère. La tétralogie de *La Surprise de vivre* dépasse le symbolisme un peu facile des premiers romans. Le thème de l'emprisonnement y est pourtant plus obsédant que jamais. Noémi Bastide vit dans l'ombre de sa sœur Jémima ; elle ne sortira jamais du cercle de ses devoirs religieux et des tâches ménagères. Eva Deshandrès, après la mort de Hilda, se retirera volontairement chez son père ; elle n'aura plus d'autre horizon que la chambre où son amie est morte, et le cimetière où on l'a

enterrée. Otto lui-même, l'oncle Otto, passe les derniers mois de sa vie dans un pavillon écarté de Fontfrège avec pour seule compagnie les souvenirs de la femme qu'il a aimée et quelques livres du XVIII^e siècle.

Le thème de la *cage* est lié harmoniquement à celui du *secret*. Dans presque toutes les destinées imaginées par Jeanne Galzy, il y a un secret caché. Il est souvent inavouable, et il n'est pas toujours levé dans les romans qui précèdent la *Surprise*. On le devine seulement. Dans *L'Ensevelie*, c'est une liaison incestueuse entre un père et sa fille. Ce sont, dans *La Grand'rue*, les passions et les crimes que ne réussissent pas toujours à cacher les façades respectables des vieux hôtels montpelliérains. « Pauvre humanité de jadis, dit la narratrice, violente, déchirée et criminelle, je ne dissimulerai pas vos audaces. Les légendes antiques évoquent d'aussi monstrueuses erreurs. Pourquoi espérer que dans le monde les tentations les plus terribles se soient évanouies ?

Elles survivent, sous l'aspect calme des existences régulières, dans la monotonie des heures provinciales qui tombent du clocher de pierre sur les pavés inégaux des rues. »

Voici encore *L'Initiatrice aux mains vides*, l'histoire d'une liaison tendre entre une jeune femme, professeur de lycée, et l'une de ses élèves. Voici *La Fille*, une histoire d'inceste encore, entre un Oreste que l'âge mûr rend plus séduisant que jamais et sa fille Maïté. Mais ni dans *L'Ensevelie*, ni dans *La Fille*, l'inceste n'est consommé. Il n'est qu'évoqué parmi les possibles romanesques. Tout change avec *La Surprise de vivre*, comme si, l'âge venu, l'expérience, l'évolution générale des mœurs autour d'elle avaient fini par avoir raison chez l'écrivain d'une pudeur abandonnée dès longtemps par l'art et la littérature modernes. Eva éprouve pour Hilda, Amédée pour Elina Kranz une passion qu'aucune convenance, aucune considération morale ou pratique ne sauraient détourner de sa voie. Rien de vulgaire pourtant, ni de bas dans l'ultime chant d'amour de Galzy, mais au contraire une retenue, une distinction dignes de Gide, de Proust ou de Colette, et qui font de quelques pages de la *Surprise* - les deux premières rencontres d'Eva et de Hilda, la nuit, au bord de la rivière - un des plus beaux morceaux de poésie érotique que je connaisse.

Deux êtres du même sang, deux êtres du même sexe qui s'éprennent l'un de l'autre sont d'une certaine manière comme Narcisse qui se mire dans l'eau et tombe amoureux de son image. Il y avait de Narcisse, chez Jeanne Galzy, et c'est pourquoi les *miroirs* jouent un rôle si important dans son œuvre. Ils ne se contentent pas de refléter optiquement la lumière, comme le font nos glaces. Ce sont, si je puis dire, des miroirs d'eau ; vous vous y reflétez et dans la transparence liquide vous apercevez à la fois l'image reflétée et la forme confuse des pierres, des herbes et des êtres aquatiques qui se cachent sous l'eau.

Le thème du miroir apparaît pour la première fois dans *Les Allongés*. L'objet y a encore une fonction pratique ; il permet au malade immobile de voir par réflexion ce qui se passe à côté de lui ou derrière lui. Grâce à lui pourtant l'imaginaire du patient peut aller au delà de ce qu'il voit réellement. « Au-dessus de notre allongement, [les miroirs] font glisser jusqu'à nos yeux leur image inverse et tremblante. Ils découpent en petits morceaux, limités par leur cadre de nickel, le monde que nous avons perdu, et nous recousons patiemment ces lambeaux brillants et fragiles, où tout est réduit et faussé, pour nous refaire un univers. »

Dans *Les Démons de la solitude*, le miroir est libéré de sa fonction pratique. Un visage qui est et qui n'est pas le sien se montre au regard de Clarisse au moment où elle s'y mire : « Elle interrogeait ce regard renvoyé contre ses yeux entre leurs cils sombres et, comme si un autre visage montait jusqu'au sien de la glace profonde, elle appuyait sa bouche sur la bouche apparue. »

Dans *La Surprise de vivre* et ses suites, les miroirs semblent se multiplier à l'infini. Ce sont les glaces des portraits accrochés à Fontfrège et que contemplent tour à tour Noémi, Jémima et Amédée, la fille d'Eva. Amédée surtout est fascinée par le portrait de son aïeule, Amédée Deshandrès. C'est aussi la rivière, au-dessus de laquelle Eva et Hilda se penchent ensemble, la nuit où Eva comprend qu'elle aime Hilda. Ce sont les esquisses et les tableaux dans lesquels Arnold Deshandrès essaie de recréer ce qu'il voit : la manade au galop, Amédée à cheval, Amédée et Daisy.

Plus surprenant que les thèmes de la *terre*, de la *cage*, du *secret*, des *miroirs*, celui de l'*alchimie des tombes*... Cette obsession de la mort est paradoxale, dans une œuvre toute entière vouée à l'exaltation des forces de la vie. Mais l'épicurisme antique ne faisait-il pas déjà de la méditation sur les restes humains un moment essentiel de la recherche du plaisir ?

L'ombre de Thanatos apparaît tôt dans l'œuvre de Galzy. Elle erre parmi les tombes de Maguelone, dans *L'Ensevelie*. Elle est à l'arrière-plan de *La Femme chez les garçons*, dans la photo du professeur mort à la guerre qui est suspendue au-dessus du bureau de la jeune fille. Le dieu apparaît en personne dans la légende antique de *Perséphone*, en 1924. « Il est beau, dit Galzy, et presque semblable à l'Amour ». Il n'a pas de peine à entraîner Perséphone dans le monde infernal. Dès lors la fascination de la mort ne cessera plus de s'exprimer, aussi bien dans l'œuvre historique que dans l'œuvre romanesque.

La Grand'rue est hantée par un des fantasmes les plus curieux de la mémoire collective montpelliéraine, le cadavre d'une femme très belle, conservé dans un coffre précieux au domicile même de l'homme qui l'a aimée. La première fois que j'ai entendu raconter cette histoire, par le regretté docteur Estor, le coffre était une baignoire remplie d'alcool, la femme s'appelait Joséphine et cela se passait au château d'Alco. Dans *La Grand'rue*, cela se passe chez le marquis d'Alba. Alba lui-même raconte comment sa femme est morte. Il était lié à elle par une passion si violente que cette mort a été pour lui comme un soulagement. Pourtant... « Pourtant, dit le marquis, un inexplicable désir me clouait dans cette chambre funéraire, où elle était exposée vêtue de la plus belle de ses dalmatiques blanches ; et la nuit passa sans que je pusse m'arracher d'auprès de ce corps que la maladie avait rendu plus enfantin et que nimbait la violente toison de ses cheveux roux. Et peu à peu j'étudiais la marche encore invisible de ce qui allait bientôt transformer ce peu de chair, le ronger, et l'anéantir ! Tout d'un coup, je fus glacé de peur. Sous la lumière des cierges, il me sembla que les yeux s'enfonçaient un peu, et que la bouche...

Ce fut en moi un tel sursaut que je ne pus y résister. Je ne voulais pas que cette forme pût se dissoudre. Il ne fut plus question de ma libération ni de mon salut. On l'embauma...

Le grand corps un peu déjeté de d'Alba se pencha un peu plus vers le bassin vaseux, et il se tut, comme si son interlocuteur devait comprendre son silence.

- Vous la gardez ici ? interrogea Vivien.

Il fit un geste d'assentiment. Le meuble bas incrusté de nacre renfermait sans doute quelque autre coffre plus sinistre. Le malaise, et presque la peur d'être auprès d'un maniaque, oppressa Vivien. »

Ailleurs, nous voyons la Reine Marguerite attendre aussi dans son cercueil, pendant plus d'un an, près du Louvre, le moment d'être ensevelie.

Dans les années qui suivent la dernière guerre, le thème subit une modification sensible. L'attention se détourne du cadavre lui-même pour faire place à la quête désespérée d'une survie possible. Lucienne, dans *Jeunesse déchirée*, retourne au sanatorium où elle a connu Dominique et s'enferme dans la chambre où son amie est morte. Comme Lucienne, Eva, dans *Les Sources vives* et dans *La Cavalière*, passe la fin de sa vie à chercher dans la chambre mortuaire de Hilda les signes les plus ténus d'une présence absente : un parfum qui s'attarde au pli d'une étoffe, une forme vaguement devinée en creux dans le drap du lit, un soupir qui passe dans le vent du soir.

Un pas de plus, et l'œuvre de Galzy l'épicurienne, la matérialiste, pouvait basculer dans le fantastique. Elle n'en fut jamais aussi proche que dans un roman publié en 1958, *Celle qui vint d'ailleurs*. Etrange histoire que celle de cette morte qui après quarante ans se réincarne et vient hanter les lieux où elle a aimé. Plus étrange encore la leçon qu'en tire la narratrice : « Notre trésor n'était-il pas de savoir tout fugitif et irremplaçable, éphémère et, pour nous, définitif. J'eus soudain l'idée que cette rencontre avec une réincarnée, cette assurance extraordinaire qu'une erreur du destin m'avait réservée, n'était peut-être pas un don d'espoir, mais une certitude empoisonnée. Oui, j'avais la certitude que vivre sans fin détruisait le goût de vivre, la fraîcheur d'être, et jusqu'à l'enivrement de l'amour. »

Car la vie, au bout du compte, l'emporte sur la mort. Telle est dans sa nudité, sa simplicité, d'aucuns diront sa naïveté, le message que nous a laissé Jeanne Galzy. C'était déjà celui des *Allongés*, de *Perséphone* et du *Retour dans la vie*. « Moi aussi, je veux vivre ! » s'écrie l'héroïne des *Démons de la solitude*. Lucienne, dans *Jeunesse déchirée*, reçoit la visite d'un prêtre au moment où elle va mourir. « Mais ce prêtre, dit-elle, peut-il savoir ce que sont les êtres et les choses pour un être avide de présence ! Peut-il savoir combien cette raie de jardin que j'aperçois, entre les deux battants de persiennes presque rejoins, peut m'envoyer de messages avec ses feuilles remuées, ses clartés voyageuses, ses odeurs de chaud, de verdure, de terre assoiffée, et quelle compagnie m'est la cigale qui scie la chaleur compacte, et un cri d'oiseau, et un pas lointain. Et aussi tout ce que je trouve en moi et que je n'ai qu'à ouvrir comme un livre dont on tourne les pages ! »

Mais pour qu'en nous les forces de la vie l'emportent sur celles de la mort, il faut que nous soyons libres. Il faut briser toutes les cages, rompre toutes les chaînes. C'est le second volet du message. Jeanne Galzy n'a pas parlé par allégorie. Elle a désigné du doigt ces cages, elle a nommé ces chaînes. C'est par exemple le mariage bourgeois tel qu'elle l'a connu dans son milieu et tel qu'elle l'a toujours refusé pour elle-même. Clarisse le refuse aussi dans *Les Démons de la solitude* : « Se pourrait-il qu'un jour elle fut fiancée, reçue à des tables amies, soumise à l'inspection des généalogies dans une famille étroite et sans rien de commun avec elle, où il faudrait vivre yeux baissés et bouche close malgré ces explosions de jeunesse qui sourdaient en elle, effrénées ? »

Catherine, Heureuse, Félicie, Régina, les tristes sœurs des *Oiseaux des îles* sont les victimes exemplaires d'une institution qui sacrifie l'individu au groupe. Félicie pourrait s'écrier comme Gide : « Famille, je vous hais ». « Certes, dit-elle, on m'avait bien aisément sacrifiée. Plus encore : on m'avait jouée. Je détestais les miens d'un coup, d'une haine monstrueuse : celle des victimes sans défense. Car ils avaient non seulement accepté mon effacement, mais encore bien plus : ils allaient organiser mon martyre ». A la figure de Diane de Ganges, liée par le sacrement et par le préjugé au point de devoir subir jusqu'à la mort acceptée le sort qu'on lui destine, s'oppose tout naturellement celle de Georges Sand. Gourmont, dit sa biographe, « classait les femmes en trois groupes : celles qui se prêtent, celles qui se donnent, celles qui prennent.

Elle fut de celles-là.

Et de l'amazone était en elle. »

« Prisonnières », dit en parlant des femmes l'oncle Otto de *La Surprise de vivre*. « Prisonnières, répéta Otto, elles le sont toujours même en Occident. Prisonnières de leurs devoirs, des usages, des convenances. Toujours elles croient bon de se sacrifier. » Prisonnières en effet, la plupart des femmes mises en scène dans la tétralogie : Jémina, Noémi, Eva... Seules Hilda et Amédée échappent au sort commun, parce qu'elles laissent leur volonté de vivre parler plus haut que l'instinct de mort.

Le mariage bourgeois, la religion telle que l'entendent le prêtre de *Jeunesse déchirée* et le pasteur qui vient prier auprès de l'oncle Otto dans *La Surprise de vivre*, l'enseignement tel que le conçoivent les familles et les directives ministérielles, l'ordre moral imposé par Vichy pendant la dernière guerre, autant de formes d'esclavage que l'œuvre de Jeanne Galzy ne cesse de dénoncer.

Mais elle ne les dénonce pas en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Car le mal ne vient pas du dehors, il n'est pas dans la société, il est en nous : nous ne serions pas esclaves si nous ne consentions à l'être.

La leçon de Galzy rejoint ici celle de Stendhal. C'est le beylisme tel que le définit Pierre Sabatier dans son *Esquisse de la morale de Stendhal* : « Le beylisme plaira toujours aux êtres supérieurs, dussent-ils se cacher. S'ils le sont vraiment, ils auront nécessairement conscience de leur supériorité. D'une manière plus ou moins adroite, ou plus ou moins brusque, ils chercheront à la faire prévaloir, à déployer leur énergie, en un mot à vivre la vraie vie, enfermée en eux et qu'ils sentent le besoin d'extérioriser. [...] Par sa haine des préjugés, des convenances, des idées vulgaires le beylisme attirera encore tous les originaux, tous ceux qui n'ont pu s'adapter aux conditions communes. » Relisons maintenant *L'Ensevelie* : « On dirait que, par un art subtil, les hommes d'aujourd'hui ont rapetissé le malheur. La police, la paix, la prudence, lui font une silhouette humble. Elles l'ont domestiqué, sanglé dans un habit bourgeois avec lequel il s'avance, à pas mesurés, comme ces chevaux de corbillard qui traînent nos morts.

Toute la belle sauvagerie antique, les meurtres, les incendies, les pillages, la guerre lui donnaient une autre apparence. Il venait alors comme un dieu, au milieu des fanfares et du choc des épées, se dressait en plein jour sur les marches des palais de pierre. Et pour se mesurer à lui, les hommes de jadis avaient besoin de hausser leur taille. »

D'étape en étape, d'autres personnages viendront prendre le relais du narrateur de *L'Ensevelie*. Questionné sur le point de savoir si le désir ne doit pas connaître d'obstacles, le marquis d'Alba aura par exemple cette réponse toute nietzschéenne : « Des actes interdits ! Quelle idée de jeune homme ! Que pensez-vous que nos méfaits puissent changer à la marche du monde ? [...] Tout est également insignifiant pour la vie qui se perpétue sans nous et malgré nous, et nous sommes si peu que même les dommages que nous causons ne sont rien. »

Plus tard, dans la tétralogie de *La surprise de vivre*, viendront Hilda, le vieux Parazol, la petite Amédée...

Pourtant l'être le plus libéré, le plus ardent à vivre, le plus décidé à suivre jusqu'au bout son désir, ne peut faire qu'un jour ou l'autre il ne doive se plier à la loi de mort inscrite dans chaque fibre de son corps. La petite Amédée de *La Surprise de vivre* se prend à penser qu'elle deviendra vieille comme l'Amédée du portrait, comme l'oncle Otto. « Une inquiétude la pénétrait. Il y aurait un « plus tard », un jour où son corps se flétrirait, se ratatinerait comme une gousse vide. Elle examinait les mains du vieillard qui semblaient prêtes à jaillir hors de leur gant de chair plissée et parcourue par les renflements vineux des veines.

Elle étala sur le bureau sa main hâlée, unie et lisse, dans sa jeune vigueur. Cette main... L'autre main...

Elle cherchait à se représenter devant elle ce temps où une main d'enfant devient une main de vieillard. Elle n'y arrivait pas. Et pourtant plus tard elle serait une femme. Elle voyait au loin cet être né d'elle, de son corps de petite fille, cette femme que ne se souviendrait sans doute pas qu'elle était apparue vaguement à l'enfant devant ce bureau d'acajou où sa main hâlée s'était posée. Et cette femme lui serait étrangère. Une étrangère sortie d'elle, venue d'elle.

A travers le temps, elle donnai rendez-vous à cette femme imprévisible qu'elle deviendrait. Il fallait qu'un jour cette femme se souvînt de l'enfant qui l'évoquait et l'appelât à son tour. » Cette méditation est d'autant plus émouvante qu'elle fut écrite par une vieille femme, rêvant sur la main qui faisait courir sa plume, prisonnière jusqu'au tombeau de son « gant de chair plissée »...

Miracle de l'écriture ! Agnostique comme l'étaient Stendhal, Colette ou Proust, Jeanne Galzy a cru de tout son être que la mort même n'était pas fatale, dès lors que nous pouvions par l'art ouvrir à la créature finie les portes de l'immortalité.

C'est le sixième thème de la symphonie : la création artistique venant couronner et transcender à la fois la poussée du désir et de l'élan vital. Déméter retrouve Perséphone grâce au chant d'Orphée. Margot recrutée d'épreuves peut en rédigeant ses mémoires ressusciter sa grandeur passée et ses anciennes amours. Chénier près de mourir trouve en rédigeant les *Iambes* le moyen d'oublier ses maux et de tirer de ses ennemis une vengeance posthume.

Dans la tétralogie de *La surprise de vivre*, le thème est orchestré avec une liberté et une ampleur jamais atteinte. Il circule à travers les quatre livres comme un *leitmotiv*, et nous l'entendons chaque fois qu'apparaît Arnold, l'artiste de la famille Deshandrès. Par la bouche d'Arnold, dans les esquisses et les tableaux d'Arnold, Galzy nous livre tous les secrets de son propre métier, son testament poétique, en quelque sorte. Elle avait écrit déjà de jolies pages, sur le style de George Sand, ou d'Agrippa d'Aubigné. Et il y a dans *La femme chez les garçons* des passages bien intéressants sur la manière d'expliquer les textes sans en perdre la fleur. Mais rien ne vaut à mes yeux ce que dit et ce que fait Arnold. Par exemple dans *Les Sources vives* : « Je travaille pour moi, de mémoire et d'invention. Je ne tiens pas à étonner par des formes neuves. Je voudrais traduire ce que j'ai vu, qui n'est peut-être pas le réel, mais qui est mon réel à moi. Etre animalier me faisait gagner à cause de tous ces amateurs de chevaux obligés de se contenter de chevaux peints. Mais, même là, je voudrais peindre autre chose : le galop, pas les bêtes, la vitesse, pas les bêtes, la liberté du galop, pas son mouvement ! Comprends si tu peux ».

L'obsession du mouvement et de la vie ne quittera plus le peintre. Le voici, plus tard, dans *Le Rossignol aveugle*, assis à sa table comme l'écrivain devant sa page blanche. Il est à la fois le peintre arrivé à maturité et l'écrivain nonagénaire. Il se sent maintenant, elle se sent toujours « la puissance de faire surgir des formes, de rendre vaine toute disparition, de braver le temps, de faire apparaître tout ce qu'il lui plairait de créer ou de recréer. »

Je laisserai le dernier mot à Jeanne Galzy. C'est un très court poème inédit qu'a bien voulu me communiquer Mme Hélène Anglada. Il n'est pas daté, mais je présume qu'il est tardif. Modeste comme tous les vrais artistes, Galzy se demandait encore à la fin de sa vie ce qui l'avait poussée à écrire. Et voici sa réponse :

J'écris pour dire que je fus
Parmi l'éternité du monde
Le bruit éphémère d'un pas,
Le battement indiscernable
Dans l'immense rumeur du monde
D'un souffle passant sur le sable...

Je serais heureux, ce soir, si faisant taire un instant la rumeur du monde, j'avais pu vous faire entendre à nouveau ce pas, sentir ce souffle sur le sable...

Jacques PROUST

RÉPONSE DE M. FRANÇOIS DAUMAS

Monsieur,

Il y a une dizaine d'années à peu près, vous avez écrit dans *Monspeliensis Hippocrates* ces lignes flatteuses pour notre Académie : « l'élection à la Société royale de Montpellier ou à l'Académie de Béziers sanctionnait en principe un réel mérite scientifique ou littéraire ». Votre présence parmi nous

illustre, me semble-t-il, cette remarque. Si nos prédécesseurs avaient conçu notre société sur le simple modèle d'un salon, peut-être se serait-elle éteinte avec ses fondateurs mêmes. Au contraire, elle a cherché, pour durer et demeurer bien vivante, à s'attacher ceux qui, dans notre ville, se recommandent par leurs recherches et leurs travaux. Aussi n'hésite-t-elle pas à choisir ses membres parmi ceux qui sont venus d'autres régions de France lui apporter leurs lumières et, parfois, qui ont su mettre en valeur quelques richesses de notre patrimoine local.

Vous venez, d'ailleurs, de prononcer l'éloge de Jeanne Galzy, qui a décrit avec un rare bonheur Montpellier, nos plages, leurs vestiges antiques et la densité de notre lumière. Sans doute avez-vous pris goût à nos paysages, souvent austères, mais qui ont le mystérieux pouvoir de conquérir et d'attacher ceux qui ont des prédispositions secrètes à les goûter.

Et pourtant vous nous venez presque des bords de l'Océan Atlantique, du beau pays de la Charente, par l'évolution naturelle de votre carrière universitaire. Vous avez poursuivi des études littéraires à Saintes et elles vous ont conduit, dès la fin de la guerre à la rue d'Ulm puis à l'agrégation. Pendant six ans vous avez pratiqué l'enseignement secondaire, si formateur, au Lycée de Vienne, en Autriche, puis à Évreux et à Paris. Assistant de l'Enseignement supérieur, vous avez été nommé à la Sorbonne. Passé Maître de Conférence, vous êtes venu à notre vieille Faculté des Lettres, où vous êtes resté, Professeur, après avoir soutenu brillamment votre thèse en 1963. Vous demeuriez peut-être fidèle à votre goût pour cette bonne ville et aussi, sans doute, à vos recherches locales sur *l'Encyclopédisme dans le Bas-Languedoc au XVIII^e siècle*. C'est, en effet, que vous vous êtes surtout consacré à l'étude de ce siècle qui a tant remué d'idées.

Votre œuvre sur *Diderot et l'Encyclopédie* a fait époque. Par une critique habile et sûre, vous avez réussi à déterminer où se trouvait exactement l'apport original de Diderot au grand dictionnaire. Parmi les articles qu'on peut lui attribuer à coup sûr, les plus importants probablement sont ceux qui concernent l'histoire de la philosophie. Se fondant sur l'*Historia critica philosophiæ* de Brucker, il discute avec pertinence les données fournies par son modèle et brosse moins une histoire de la philosophie qu'une « philosophie de l'histoire de l'esprit humain ». Le récit des faits y compte moins, écrivez-vous, que les interprétations dont ils sont l'occasion ou l'aliment

(p. 508). Ces articles dont vous avez établi le texte critique pour l'édition somptueuse de Diderot, que vous dirigez avec John Lough, constituent finalement une source fondamentale de la pensée de Diderot lui-même, au même titre que *le Rêve de d'Alembert*.

Mais cette œuvre considérable, vous ne l'avez pas menée en pur technicien du XVIII^e siècle. Vous n'avez pas succombé à la spécialisation outrancière de trop de nos contemporains, qui sont certes maîtres dans leur domaine, mais d'un domaine si étroit que, lorsqu'ils y demeurent enfermés, ils ne voient plus rien au-delà des limites qu'ils se sont fixées. On étoufferait près d'un savant qui ne connaîtrait à fond que les tablettes sumériennes archaïques. Tel n'est pas votre cas. Vous étiez un humaniste dans l'âme. Vous vous trahissez d'ailleurs à travers vos recherches sur les langues que connaissait Diderot : le latin, le grec, d'abord, bases essentielles du travail critique, et aussi le russe, qu'il apprit assez tard. Mais, en dépit des suggestions que l'on a faites, vous montrez bien qu'il ne sut pas le persan pour lire dans le texte le *Jardin des Roses* de Saadi. Plus d'une de ces littératures vous est familière et je soupçonnerais volontiers que vous avez cherché à apprécier, peut-être à l'aide de quelque traduction, Saadi, Firdousi ou (qui sait même ?) Djalal ed Din Roumi.

Sans avoir besoin de faire la psychanalyse de votre œuvre, comme vous l'avez fait en analysant un sermon dont vous ne connaissiez pas l'auteur, vous m'avez un jour avoué que vous aviez hésité, avant de vous tourner définitivement vers le XVIII^e siècle, entre le grec et le français. Et vous aimiez Pindare ! La lecture sans doute en est hérissée de difficultés, mais la poésie en est si intense et si profonde qu'on ne peut résister aux lueurs étranges que les vers portent à leur cime. Ils nous transmettent le sens profond des symboles du poète :

Ἄριστον μὲν ὕδωρ ὃ δὲ
Χρυσὸς αἰθόμενον πῦρ
ἄτε διαπρέπει
νυκτὶ μέγανος ἔξοχα πλούτου.

Ce qu'il y a de meilleur, c'est l'eau ; mais l'or
est du feu brûlant,
parce qu'il brille,
la nuit, bien au-delà de l'orgueil de la richesse.

La Grèce ne vous prédisposait donc pas seulement à l'exercice de la raison et de l'intelligence critique, puisqu'à travers un de ses plus grands poètes vous avez reçu le message de réalités qui ne sont pas accessibles uniquement par le raisonnement discursif. Ainsi cette libre sagesse ne vous empêchait pas d'accueillir les intuitions fulgurantes des prophètes d'Israël. Leurs révélations vous étaient apportées par la lecture de la Bible, dont la Réforme, qui vous a nourri, vous eût fait un devoir, si votre curiosité, analogue à celle de votre héros de prédilection, ne vous avait conduit vers elle. L'exigence absolue de la justice vous parut aussi nécessaire que le pain quotidien, et l'amour paternel de Dieu pour son peuple, à travers Osée, vous ouvrit de merveilleuses perspectives.

Il me semble que l'on trouverait dans ces quelques directions les bases mêmes de votre œuvre et de votre action. Rassurez-vous tout de suite ; je ne tenterai pas une analyse, même brève, de votre production littéraire. Vous ne m'auriez pas laissé le temps de la lire : une dizaine de livres, dont quelques-uns fort volumineux, et une centaine d'articles et de compte-rendus ! Et cependant les titres que vous avez choisis (*sit venia verbo*) font venir l'eau à la bouche. Sans doute Diderot et l'Encyclopédie y occupent une place d'honneur : vous êtes maître en ce sujet qui rayonne d'ailleurs sur tout le XVIII^e siècle. Vous avouerez-vous que votre thèse se lit sans lasser l'intérêt qu'on y prend d'abord ? L'irritante question de savoir quels sont exactement les articles écrits par Diderot dans l'énorme recueil excite immédiatement l'esprit. Puis l'érudition intervient dans la recherche des sources du « promoteur », si l'on ose dire, de l'Encyclopédie. Enfin la curiosité reprend ses droits lorsqu'on veut se rendre compte de l'apport « philosophique », comme on disait alors, de ces longs articles.

Votre science n'est jamais en défaut et les notes historiques de vos *Quatre contes* sont une mine inépuisable de détails piquants sur les sociétés de pensée à travers toute l'Europe, qui, au temps de Diderot, pensait français. Cependant, vous trouvant au centre du Bas-Languedoc, vous avez su profiter de votre présence pour chercher ici tous les renseignements que pouvait fournir notre région à votre enquête. Je me souviens comment, dans ma jeunesse, lorsque nous hantions la route de l'Aigoual, pour glisser sur ses neiges ou nous promener parmi ses hêtres et ses sapins, mon cher Maître Pierre Chazel nous montrait le château de La Beaumelle, qui avait eu

l'honneur d'être l'ennemi de Voltaire. Et je me disais que, peut-être, derrière ces murs anciens, il y avait de vieux livres vêtus de cuir fauve et doré que j'aurais aimé feuilleter et, qui sait ?, des lettres de Voltaire. Bien plus tard, pendant que je me promenais sur les terres des infidèles, l'un de vos disciples, M. Lauriol, vint puiser dans ce fonds extraordinaire sur lequel, tout jeune, j'avais rêvé. Vous avez montré l'intérêt que vous preniez à nos richesses régionales en mettant à sa disposition tout l'équipement dont vous aviez doté votre Centre de Recherches sur le XVIII^e siècle et l'on sait l'intérêt des travaux qu'il a publiés. Vous avez utilisé avec un égal bonheur les archives locales et les documents patiemment amassés par nos collectionneurs et particulièrement par notre cher secrétaire perpétuel, Monsieur Gaston Vidal. Les livres et les articles que vous avez publiés et ceux que vous préparez vous faisaient déjà, sans aucun doute, l'un des nôtres.

Mais votre curiosité d'esprit est inépuisable. Un peu sur tous les domaines de la littérature, vous avez ouvert des perspectives : de la place que La Fontaine a attribuée aux fables, dans son recueil, vous tirez des conclusions sur les effets critiques qu'il donnait aux rapprochements. D'un certain nombre de pages de Colette, que vous citez joliment, vous induisez les contours de sa métaphysique ou plutôt la réserve qu'elle manifestait en des domaines peu accessibles et où souvent le jugement subjectif joue un rôle considérable.

Le monde dans lequel évolue la romancière vous amène à étudier les valeurs diverses du langage. Elle s'était, en effet, longtemps figuré, nous raconte-t-elle, que presbytère était le nom du petit escargot rayé de jaune et de noir. Vous commentez : « dissocier les mots des choses, de sorte que, libérés de toute contrainte autre que celle de la Poétique, les mots en retour puissent briser l'ordre reconnu des choses et créer un univers neuf ». Et le problème est ainsi posé de la « poésie pure » à propos de la prose de Colette. Vous rejoignez Henri Brémond et Bergson. Vous aviez déjà montré, dans *Lecture d'un sermon*, que toute une vision du monde est inscrite dans un texte et dans la structure même du lexique d'une langue. Et vous touchez les confins brûlants du contenu sémantique des mots. Faut-il voir en eux la réalité même qu'ils recouvrent, l'être, que les anciens Égyptiens, peut-être Valéry et sûrement Heidegger voulaient y retrouver ?

Honneur des Hommes, SAINT LANGUAGE !

Discours prophétique et paré.

Les mots ne sont créateurs que dans le poème. N'est-ce pas ce que vous nous dites dans cette sorte d'ouverture à *Femme Éternelle* ? « La polyphonie que composent ces dix poèmes n'est si harmonieuse que parce qu'ils sont construits sur le même accord fondamental... Un accord qui est une conquête de l'esprit et du cœur, sur l'absence, le temps qui passe, et la mort même ». C'est l'écho aux vers de Baudelaire :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine

Qui vous mangera de baisers,

Que j'ai gardé l'idée et l'essence divine

De mes amours décomposés.

Je ne vous suivrais pas aussi facilement sur le rôle de la raison chez Pascal. Les choses me paraissent plus complexes et j'aimerais mieux admettre, — compte tenu de l'état dans lequel nous est parvenue l'*Apologie* — qu'il suit la raison jusqu'à l'extrême limite où ses moyens finis peuvent atteindre et qu'il a *des raisons* expérimentales de dépasser son raisonnement même.

Il me paraît heureux, Monsieur, que nos points de vue divergent parfois. Une des joies que nous offre ce monde, c'est son infinie diversité. Il nous permet ainsi de confronter nos points de vue toujours partiels et incomplets, en dépit d'une critique sans cesse en éveil. Notre Académie ne peut ainsi que gagner à comparer les pensées que nous nous formons en étudiant les choses. Vous contribuerez avec éclat à nos discussions toujours animées, courtoises et même amicales : nous nous faisons par avance un grand plaisir de vous entendre souvent et de nous donner l'occasion de nous entretenir et d'apprendre toujours davantage.

François DAUMAS